

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

VOL III.

MONTREAL, 9 JANVIER, 1846.

No. 1.

## Au public Canadien.

En paraissant devant le public Canadien au commencement d'une nouvelle année, il n'est pas hors de propos, pour nous, de revenir un peu sur nos pas, et de jeter un coup-d'œil sur le passé.

La pensée mère qui a présidé à la fondation de ce Journal, qui en était l'objet et le but, était alors comme elle sera à l'avenir, de réveiller l'énergie de nos compatriotes Canadiens-Français, en fait d'intelligence et d'industrie; d'activer les progrès de l'éducation au pays, de répandre le goût des lettres et de la science au milieu de la jeune génération, et de proclamer les merveilles de cet univers civilisé et civilisateur, qui chaque jour étend ses limites.

Avons-nous fait quelque chose dans cette carrière où nous sommes entré, avec tout l'enthousiasme de notre âge, et la sincérité d'une foi profonde, active, inébranlable, dans l'avenir? Nous croyons avoir une réponse à donner; elle se trouve toute entière dans l'accueil et le patronage de plus en plus bienveillant qui nous arrivent de toutes parts, et dans les honorables et vives sympathies de nos amis.

Mais combien, à nos propres yeux, nous sommes restés en arrière de notre mission. Nous n'avons fait qu'un pas dans cette carrière si vaste du journaliste; nous n'avons fait que balbutier quelques mots. Nous n'avons fait que nous initier à ce grand mystère, qui fait sa grande part des miracles de ce siècle; et plus d'une fois, nous nous sommes arrêtés, nous avons tremblé, hésité, à la pensée de ce qui nous reste à faire.

Nous le voyons partout, et c'est un fait remarquable, qui caractérise notre époque, la presse périodique, c'est la vulgarisation incessamment croissante de la pensée, l'émiettement des idées au moyen de la littérature courante.

Aujourd'hui tout vient au journal, tout prend cette forme consacrée, indispensable. Le Pape y publié ses encycliques, les Evêques y font leurs mandements et leurs lettres pastorales, les grands prédicateurs leurs sermons et leurs conférences. Les rois y défendent leurs droits et leurs couronnes; les peuples y proclament la responsabilité de leurs serviteurs; les gouvernements s'y expliquent, les savants y déposent le résultat de leurs travaux, les chroniqueurs, les artistes, les littérateurs s'y épanouissent au jour de la publicité; les hommes politiques y aiguissent leurs pamphlets, les procès viennent se soumettre à la barre de l'opinion. C'est dans cette vaste officine; c'est dans ce creuset toujours agité et enflammé que s'élaborent les idées vieilles et nouvelles. Certes, c'est là l'un des résultats les plus importants de la vie publique des peuples modernes.

La presse doit se porter aujourd'hui avec activité vers toutes les branches du savoir humain. Appliquée aux divers systèmes religieux, philosophiques, politiques et littéraires, elle recherche ce qu'ils renferment de vie, de matériaux, d'aliments pour aider et soutenir cette existence nouvelle, active, agitée et travaillante des populations, et leur tendance vers une organisation plus large et mieux en rapport avec leurs nouveaux besoins.

La presse apprend aux hommes à réfléchir, à examiner, à comparer les choses, leur saur le trouble des recherches, élaborant pour eux les matériaux, étudiant les questions, les analysant,

les discutant. Elle réveille leur enthousiasme refroidi, en présentant à leur admiration les merveilles de tous les âges, aussi bien que ceux de celui-ci.

Est-elle fatigué des travaux spéculatifs de la pensée, la presse emprunte aux génies des siècles passés et des contemporains, leurs traits les plus saillants, leurs pages les plus intéressantes, les plus remarquables; Elle suit au besoin, et pour votre instruction, remuer toutes les terres classiques, évoquer de sa tombe toute l'antiquité, restaurer à vos yeux toutes les civilisations éteintes, défricher les problèmes les plus ardues et les plus compliqués de toutes les sciences, vous donner le secret des prodiges de l'industrie; et vous, amis lecteurs, tranquillement et confortablement assis au coin de votre âtre, vous assistez à tous ces grands spectacles, vous contemplez tout ce qui se passe dans le monde; vous étudiez l'histoire, le droit, la politique, les mœurs et la science universelle, sans effort et sans peine—et votre esprit se retrempe chaque jour en parcourant les colonnes du journal.

Le journal a remplacé les livres, les ouvrages de toutes sortes. Tout le monde lit les journaux; peu de personnes (comparativement) lisent des livres. La presse périodique se fait mille lecteurs pour dix qui seront acquis à des travaux intellectuels, suivis et de longue haleine. Le journal est le grand agent de la circulation intellectuelle, c'est le chemin de fer de la pensée; c'est encore le daguerréotype vulgaire, mais fidèle de la fugitive actualité. Dans le livre, le discours est plus fort, mieux travaillé, plus complet; le journal dit moins bien et plus légèrement, mais il revient sans cesse à la charge, il vous harcèle chaque matin; si vous lui échappez aujourd'hui, vous ne lui échapperez pas demain, et demain votre esprit mieux disposé donnera audience à l'idée nouvelle.

La chose est certaine, l'éducation de tous ceux qui n'en ont pas (et le nombre en est grand, y compris ceux qui ont fait un cours d'études complet) se fait au jour le jour par la presse périodique. Sans doute les flots que roule le fleuve impétueux, sont moins purs que la source qui s'échappe de quelque retraite solitaire, aimée des Dieux; mais combien peuvent boire à la source? Tandis que la foule étanche sa soif aux ondes limoneuses du fleuve.

Voilà la tâche du journal au dix-neuvième siècle; il doit éclairer et civiliser le peuple, en lançant au jour le jour dans le domaine de la publicité, des feuilles volantes, qui sont emportées sur l'aile ardente de la vapeur, qui traversent le pays en tout sens, se répandent également sous le chaume du cultivateur et dans la hutte des forêts.

La population française qui nous entoure, a pris dans ces derniers temps, quoiqu'on en dise, une grande part dans le mouvement qui agite les peuples de ce continent, qui les pousse vers un avenir dont nous ignorons le terme; le besoin de lire gagne chaque jour et se répand de proche en proche: le journalisme doit augmenter ce besoin; il doit en étendant sa sphère en agrandissant son cadre, en se perfectionnant, faire naître de nouvelles couches de lecteurs, les multiplier au centuple, afin de devenir vraiment l'instrument le plus actif et le plus énergique de cette intelligence qui est la force motrice de l'univers d'aujourd'hui.

La littérature moderne a surtout contribué à cette belle œuvre du journalisme, à éclairer les populations; c'est elle qui a séduit le peuple, qui

l'a fait lire, qui le gagne par ses charmes attrayants, qui l'instruit en l'amusant; c'est elle qui le console de toutes ses misères, et le délasse au foyer, avec sa chronique, sa légende et son récit, c'est elle qui polit ses mœurs, qui lui inspire le goût du bien et du beau.

La littérature n'est plus ce qu'était autrefois la rhétorique de nos pères, un amusement frivole, fait pour de nobles esprits, un passe-temps créé pour défrayer l'oisiveté des salons; aujourd'hui c'est une mission sérieuse, qui a pour but l'émancipation des masses. Elle est sortie de cette sphère étroite, de ces vieilles habitudes, qui la condamnaient à tourner sans cesse autour des mêmes modèles, des mêmes idées, des mêmes sujets, du même cercle de recherches et de connaissances. Aujourd'hui tout ce qui peut profiter à l'humanité, histoire, sciences, mœurs, arts d'agrément et arts utiles, politique, industrie, commerce, tout est de son domaine.

La littérature a jeté aux quatre vents sa vieille défroque classique qui la gênait dans ses allures; elle s'est fait libre, libre comme la pensée qu'elle représente; elle n'a plus d'admiration et d'éloges seulement pour quelques chefs-d'œuvre des derniers siècles, non, car elle a compris toute la filiation, l'analogie, la sympathie qu'il y a entre les chefs-d'œuvre de tous les siècles et les productions de tous les âges.

Elle a abandonné (et c'est là encore un produit de l'époque) sa manière hautaine et aristocratique; elle s'est fait populaire, et c'est bien ce qu'elle a fait de mieux, car elle a vu le vaste champ ouvert à ses enseignements, champ fécond sur lequel commence à poindre une végétation puissante et forte.

Car le peuple, il faut le dire, c'est ce qu'il y a de mieux dans le monde. Il y a plus de vertus, il y a plus de nobles sentiments, il y a plus d'idées généreuses, plus de dévouements, plus de charité, plus de cœur et de sens, chez le peuple que dans les hautes régions sociales. L'histoire est ouverte pour l'attester.

La littérature peut encore lui faire comprendre tout ce qu'il y a de bon en lui-même, lui faire sentir sa dignité, le relever à ses propres yeux, et c'est ce qu'il faut à l'homme dans la vie, et au peuple comme à l'homme.

Elle sait lui montrer, par ses faits historiques, combien il est fort et puissant, s'il veut agir et joindre le savoir, la science à l'action. Elle sait lui dire que tout vient de lui, que c'est à lui que tout doit aller; que sans lui rien n'est complet, rien ne marche, rien n'avance, et que tout ce qu'il y a d'admirable dans le monde s'est fait avec et par le peuple.

Il ne faut donc pas s'étonner si la littérature a jusqu'à aujourd'hui prise une si large portion de notre feuille. A l'avenir avec son cadre plus étendu, toutes les matières, en apparence plus sérieuses et plus utiles y trouveront place, mais la littérature conservera sa part et concourra, selon nous, largement, au succès de notre œuvre.

Il était une autre pensée exprimée dans les premières lignes de notre journal, lors de sa fondation. C'était une pensée de regret, de voir toute l'énergie du pays épuisée, bien souvent dans des combats sans but, entre nos partis politiques; de voir la violence, l'excitation désoignée des rivalités nationales et religieuses. C'était de voir les diverses nuances des païis, les représentants des divers nuances de l'opinion, toute la presse enfin, contencancer, raviver, et rallumer de vieilles haines, qui arrêtent le progrès, sans produire aucun bien.

Nos idées, nos opinions n'ont point changé là-dessus, et sans vouloir (car ce serait absurde) concilier les partis, on peut quelquefois les appeler à se réunir dans un but commun, celui du bien-être et de l'intérêt général du pays.

Aujourd'hui, il faut le reconnaître, il se manifeste dans la presse et dans l'opinion publique, une tendance à améliorer l'état de choses existantes; et il faut espérer que c'est sur le terrain de l'industrie et de l'économie sociale que se retrouveront unis des adversaires politiques longtemps séparés.

Car enfin, il ne faut pas perdre de vue cette vérité, que quelque changement qu'il arrive dans notre avenir, nous devons être un seul peuple; la providence l'a voulu ainsi.

Nous la remercions cette providence d'avoir placé autour de nous des hommes de haute intelligence, et au cœur brûlant d'un véritable amour de leur pays, que des questions de personnes diviseraient, mais qui se réuniront à cet appel, à ces mots d'ordre d'aujourd'hui: "Education, Industrie, Progrès."

Pour nous ce sont ces hommes-là qu'il nous faut, c'est à eux que Dieu a confié la mission sainte de travailler sans relâche, au bonheur du peuple Canadien, en s'occupant incessamment, activement, des nécessités de sa vie intellectuelle et des besoins de l'esprit, comme des intérêts matériels. C'est ce à quoi il faut travailler d'abord.—Cet intérêt domine tous les autres.

En poursuivant notre carrière, il sera toujours présent à notre pensée; c'est sur lui que nous voulons asseoir notre œuvre. Mais, avant de réclamer des sympathies et un aide qui doit la faire fructifier, il importe de dire à tous nos convictions.

En politique, nous comprenons notre tâche plutôt comme moyen d'instruction, que comme moyen d'action.

Nous conserverons notre opinion, en respectant toutes les opinions; et si nous avons des affections, que nous ne saurions trahir, nous comprenons en même temps que les affections personnelles, intimes, ne doivent jamais être mises, nous ne dirons pas avant, mais seulement en parallèle, avec les intérêts de tous.

Nous laisserons aux sommités de la presse Canadienne la discussion des actes de haute politique, nous contentant de mettre en regard le jugement que les divers organes de la publicité en auront porté; nous réservant, bien entendu, le droit de dire notre pensée toutes les fois que l'avenir de notre patrie, ou les intérêts de nos frères seront compromis.

Voilà notre cadre—la tâche qu'il embrasse est difficile, hérissée d'écueils et de difficultés.

Nous ne l'ouissions point tentée, si nous n'avions la conviction profonde du bien qui peut en résulter dans l'avenir, et dussions nous succomber à la peine, nous nous consolons, en espérant que cette voie ouverte, d'autres avec plus de talents et plus heureux que nous, accompliront notre œuvre.

## NOUVELLES ETRANGERES.

### AGIOTAGE EN FRANCE.

Si l'on ne fait plus depuis longtemps de comédie au théâtre, il s'en fait de très-bonnes et de très-instructives à la Bourse; c'est là que Lesage irait, de nos jours, chercher de nouveaux types de Turcaret, de M. Ralle, de M. Furot, de Flamand et de Mme Jacob, car les femmes s'en mêlent aussi.

Ce spectacle, bien plus scandaleux que celui de la rue Quincampoix, sous la régence du duc d'Orléans, serait des plus comiques, si l'on n'y voyait que des loups-cerviers qui se flouent les uns les autres; mais, par malheur, la comédie y tourne souvent au drame, et au drame très-lugubre, car la fureur de l'agiotage s'étant emparé de toutes les classes, on y voit des pères de famille venir y livrer aux chances de la spéculation le fruit de leurs économies et l'unique ressource de leurs familles, et tomber ensuite victimes des roueries des aigrefins de la finance; la Bourse s'enrichit aux dépens des caisses d'épargne, et ce sont les niuis qui enrichissent les fripons.

On assure que ce bruit d'écus, qui se fait en passant d'une poche dans une autre, amuse beaucoup certains grands personnages, qui, comme on dit, ont sut tirer à tems leur épingle du jeu, et réaliser de gros bénéfices sur les primes des actions que M. Rothschild leur a si généreusement ou pour mieux dire si habilement distribuées. Nos ministres s'arrangent très-bien aussi de ce honteux état de choses, qui occupe tant de gens de primes et de reports, qu'il ne leur reste pas un moment pour s'occuper de nos plaies politiques.

Les bulletins de notre brave armée d'Afrique sont, pour ces joueurs, d'un bien moindre intérêt que les bulletins de la côte des chemins de fer: tout cela fait une heureuse diversion pour nos hommes d'état, qui se garderaient de mettre un terme à tous ces scandales, et qui favorisent, au moins de leur insouciance, ces turpitudes qui font rougir les honnêtes gens.

On peut avec plus de raison dire de la Bourse d'aujourd'hui ce qu'un poète satirique disait des maisons de jeu d'autrefois:

Caverne à l'avarice ouverte,  
Où l'on court le péril certain,  
D'être ruiné par la perte  
Ou déshonoré par le gain.

(Quotidienne.)

—Le parlement anglais a été de nouveau prorogé le 27 novembre, par commission, au mardi 16 décembre.

—La ligue qui s'est formée en Angleterre contre les lois des céréales devient chaque jour plus imposante. Des adhésions influentes arrivent de toutes parts. A la déclaration si formelle adressée par lord John Russell aux électeurs de la Cité, succède aujourd'hui l'adhésion non moins explicite de lord Morpeth, qui se prononce pour l'abrogation immédiate des lois en question et la liberté du commerce.

Mais, au lieu de considérer comme un échec ces adhésions aux principes de Cobden, le *Standard* chante victoire, car il y voit un signe de considération pour le chef des whigs, lord John Russell, "qui dit-il, battu en brèche de tous côtés par Sir Robert Peel, a été forcé de chercher son salut dans la fange de la ligue."

—On dit que le gouvernement anglais a le projet de ne plus envoyer de condamnés dans la terre de Van-Diemen. Port-Essington deviendrait port libre, et formerait le centre du nouvel établissement pour les déportés.

—A la séance que l'association du rappel a tenue le 24 à Dublin, M. O'Connell a signalé l'apparition de mystérieux placards, qui invitent les fermiers à assassiner leurs propriétaires, et, à ce propos, il a engagé le peuple à s'abstenir de toute émeute, de toute violence, ou de tout ce qui pourrait tendre à entraver la libre circulation des vivres en Irlande, dans le cas où la famine viendrait cet hiver.

—On a jugé, l'autre jour, à la cour d'assises, des malfaiteurs qui ont volé chez M. Roy. Un incident a égayé l'auditoire.

"Vous avez trouvé le manteau de pair de M. le comte Roy, a dit le président à l'un des voleurs; qu'en avez-vous fait?"

—Nous en avons détaché les broderies, croyant que c'était du métal pur, mais ce n'était que du clinquant."

L'époque se peint là tout entière... Le manteau de pair du plus riche Crépus du royaume est orné de similor! O trop naïf aveu contenu dans un fait significatif! Chez ces messieurs, la paire n'offre pas un titre pur, mais seulement du clinquant. Cela brille en apparence; au fond, c'est du chrysoal.

(Charivari.)

—Si l'on fusille, de tems à autre, en Espagne, on y danse beaucoup, par compensation; bien des villes y ont été brûlées; mais, pour se consoler, on forme des quadrilles, et l'on doit se trouver heureux, parce que Narvaez a été créé grand d'Espagne et duc de Valence.

Des consolations! Sont-elles possibles sous ce régime qui torture et ensanglante la Péninsule. Sont-elles possibles lorsque les destinées de ce pays se trouvent sacrifiées à l'intrigue et à l'ambition d'hommes qui veulent, à tout prix,

garder le pouvoir ou aspirent à l'exercer? Ils se réjouissent, ils se donnent des fêtes; mais, tout près de leurs palais, de leurs hôtels magnifiques le peuple fait entendre ses gémissements, ses cris de détresse; car c'est la seule manière dont il puisse participer à leurs joies.

Une de ces fêtes qui sont comme une insulte à la misère publique et aux larmes de tous, a été donnée, le 19, à l'hôtel de Narvaez. Ce ministre, à ce que racontent les journaux ministériels, a dansé avec la reine Marie-Christine; le duc de Riançarez (Munoz) était le cavalier de l'infante Luisa-Fernanda; enfin, l'innocente Isabelle avait accordé à l'ambassadeur français l'honneur de figurer avec elle. Cet honneur doit singulièrement flatter M. Guizot. Il y a là une véritable entente cordiale cimentée par le cornet à piston; et elle mériterait un paragraphe spécial dans le discours, à l'ouverture de la session.

### AFFAIRES D'ESPAGNE.

On signale de Madrid les tristes expéditions à l'aide desquels le cabinet Narvaez veut faire triompher les candidats impopulaires qu'il présente aux suffrages des électeurs; candidats choisis, sans exception, parmi les employés du gouvernement, les militaires en activité, les chefs politiques, les intendans, etc. Des agens de confiance ont été envoyés dans les provinces pour donner plus de force à l'action des autorités et aux travaux électoraux. On sait ce que cela veut dire. Le gouvernement espagnol s'inspire à merveille des conseils, de l'exemple du nôtre; et il n'aura point fallu un très-long tems à la Péninsule pour arriver à cette *loyauté* du système représentatif qui, grâce aux ambitieux et aux intriguans des révolutions, n'est que la mystification la plus complète. Mais qu'elle se console à cet égard, comme sur les autres incidens de l'arbitraire ministériel; qu'elle se console comme ces malheureux qui languissent dans les cachots ou dans l'exil: Narvaez ne vient-il pas d'être fait duc de Valence, avec exemption de tout droit fiscal? "N'est-ce pas là, en effet, dit le *Clamor público*, une récompense nationale qui doit porter la joie au cœur du peuple?"

A propos de cette faveur étrange, une scène, où s'est révélé l'insolent orgueil de Narvaez, a eu lieu au palais d'Isabelle le jour du baise-main. C'est le *Tiempo* qui la raconte. Le général Cartanos, duc de Baylen, félicitant Narvaez du titre et de la grandesse qui venaient de lui être conférés, lui dit qu'il devait s'en trouver d'autant plus flatté que, jeune encore, il pourrait en jouir durant de plus longues années, tandis que lui-même et plusieurs autres personnes n'avaient obtenu cette distinction que dans un âge très-avancé. L'irritable susceptibilité de Narvaez lui fit voir là une allusion maligne, "et il répondit durement au héros de Baylen, dit le *Tiempo*, que le plus petit des services qu'avait rendus le général Narvaez était plus grand que tous ceux du général Castanos, et que, s'il voulait qu'il respectât ses cheveux blancs, il devait commencer lui-même par respecter la haute position du personnage à qui il parlait." Cette réponse improuvée très-péniblement le vieux général, connu dans le monde depuis près de quarante années, et dont le nom ne sera jamais oublié. Plusieurs généraux et autres personnages de distinction sont allés lui offrir le témoignage de leurs respectueuses sympathies; il aura pu y trouver une compensation à l'insolence de l'heureux parvenu.

Roncali a décidément donné sa démission de capitaine-général de Valence; mais on doute que le gouvernement l'accepte, quoiqu'il ait attribué la dernière insurrection à son défaut de surveillance. L'ordre est maintenant rétabli dans cette ville; mais il y a encore de l'agitation dans les esprits, malgré la terreur dont on a voulu les frapper par de sanglantes exécutions.

En Catalogne, le général Breton poursuit son système d'intimidation. Arrivé à Figüères le 20 novembre, avec une colonne, il a réprimé les incursions qui n'avaient pas arrêté les conscrits rebelles; puis il a imposé à la municipalité une amende de 1500 dollars (3,000 fr.), et aux pères de famille celle de 31 quadruples (2,600 fr.); parce que les jeunes soldats de cette ville n'étaient pas encore partis.

## LE 10 NOVEMBRE A FROHSDORF.

Des correspondances, adressées à la *Mode*, ajoutent quelques particularités aux détails déjà connus sur le mariage de MADEMOISELLE.

A 10 heures et demie, le 10 novembre, des salves de mousqueterie et les sons harmonieux d'une musique militaire annonçaient l'arrivée de la famille impériale. M. le duc de Blacas, Mme la comtesse de Choiseul et Mme la princesse de Lucinge étaient au bas du grand escalier pour recevoir, au nom de Marie-Thérèse de France et de MADAME, duchesse de Berry, les augustes personnages qui venaient joindre leurs prières à celles de la famille royale.

La famille impériale ayant été conduite aux appartements préparés pour elle, Marie-Thérèse, MADAME, duchesse de Berry, les deux impératrices, les archiduchesses et les dames de leurs maisons sont allées chercher S. A. R. MADEMOISELLE dans son appartement, et l'ont conduite belle, ravissant et somptueusement parée, au salon où l'attendaient M. le comte de Chambord, M. le duc de Lucques et son fils le prince Ferdinand, LL. AA. II. l'archiduc François, l'archiduc Louis, l'archiduc Charles, ses fils, et le second fils de M. le duc de Modène.

A onze heures, des salves d'artillerie ont annoncé que la cérémonie religieuse allait commencer. L'auguste cortège s'est alors rendu à la chapelle du château, décorée avec une noble simplicité.

M. le comte de CHAMBORD marchait le premier, conduisant à l'autel la princesse sa sœur; une indicible expression de bonheur éclatait sur son beau visage.

S. A. R. MADEMOISELLE avait une robe et un voile de dentelle magnifique; une couronne et un bouquet de fleur d'orange, et pour seuls bijoux, de superbes boucles d'oreilles de diamans qui lui avaient été données par S. M. l'impératrice. Mme la comtesse de Marnes portait une robe de moire, couleur changeante, garnie de magnifiques dentelles; sur la tête, un bonnet également de dentelle avec des plumes blanches et des diamans.

Madame la duchesse de Berry était en robe de dentelle blanche sur un dessous bleu, et pour toute parure on remarquait à son cou de magnifiques perles.

Les deux impératrices étaient éblouissantes de diamans. Les deux jeunes archiduchesses Hildegarde et Marie avaient des robes de velours gros bleu montantes (forme hongroise), avec de gros boutons de diamans au corsage et aux manches.

Parmi les cadeaux offerts à MADEMOISELLE, nous citerons les suivans: Mme la comtesse de Marnes lui a donné une magnifique parure en émeraudes et en diamans; M. le comte de Chambord, un diadème en diamans; Mme la duchesse de Berry, une parure en perles et diamans; S. M. l'impératrice d'Autriche, des girandoles de diamans; M. le prince Ferdinand de Lucques, une parure de saphirs et diamans, son portrait entouré de gros diamans, avec trois rangs de diamans pour le tour du bracelet; M. le duc de Lucques, une magnifique broche de diamans, surmontée d'une fleur-de-lys. Sous le plus gros des diamans du milieu, qui s'ouvrait, se trouvait le portrait du prince; au bas de cette broche pendait une perle rose d'une rare beauté; Mme la duchesse de Lucques avait envoyé à sa belle-fille un collier de perles magnifiques.

Au milieu de ces hommages, de ces présens offerts à MADEMOISELLE, on remarquait deux parures qui lui avaient été léguées par son malheureux père.

La *Gazette de Lorraine* nous apprend qu'une partie du trousseau de Mme la duchesse de Lucques a été brodée à Metz.

—Les rapports des comtes de Clare, Limrick, Waterford, Roscombes, Menth et d'autres d'Irlande, font un sombre tableau de la situation dangereuse de la société; il ne se passe pas de jour ou de nuit que des bandes d'hommes armés ne violent le domicile d'habitans paisibles, pour y chercher des armes. Il se commet aussi, sur les grandes routes, des attaques nocturnes à main armée.

—Il existe à Londres un club du Cercueil. Chacun de ses membres paie une redevance hebdomadaire; lorsqu'ils ont complété leurs versements, ils ont droit à leur inhumation. Tout récemment, un membre qui avait fait transporter chez lui son cercueil, et qui y couchait, a été forcé de s'en défaire en faveur d'un de ses voisins; il a exprimé le regret de se séparer de son trésor.

—C'est mardi que la chambre des représentans belges a remis à Léopold son adresse votée samedi. Il a répondu:

«Je reçois avec plaisir l'expression des sentimens de la chambre des représentans. J'apprécie son patriotisme et son attachement à ma personne. C'est par votre concours bienveillant que vous mettez mon gouvernement à même de remplir sa mission, et que vous rendrez cette session législative féconde en résultats utiles aux intérêts du pays.»

—La session des chambres badoises a été ouverte, le 24 novembre, à Carlsruhe.

—On s'occupe à Vienne (Autriche) d'une nouvelle organisation de la Bourse. Les personnes intéressées dans les opérations seront, dit-on, tenues de justifier de leur solvabilité et de la possession d'un capital sur lequel elles auront à payer un droit.

—M. Rothschild vient d'acheter, à Vienne, le nouveau palais du duc Ferdinand de Saxe-Cobourg. Une autre acquisition d'un grand domaine en Moravie, évaluée à 2 millions de florins, n'a pas obtenu l'approbation du gouvernement autrichien.

—Suivant des lettres de Tunis, on y était fort ému de la prochaine arrivée de Selim-Bey, chargé par la Porte-Ottomane de présenter au bey un sabre et le firman par lequel le sultan lui confère l'investiture à vie.

Que fera Achmet-Pacha, dont la famille règne à Tunis depuis 300 ans? comment accueillera-t-il l'envoyé de Sa Hautesse? comment échappera-t-il au piège qui lui est habilement tendu?

—La reine Victoire et le prince Albert sont partis mardi de Windsor pour faire une excursion à Osborn-House, dans l'île de Whigt.

On a remarqué que le grand-duc Constantin de Russie n'avait pas encore jugé à propos de rendre visite à S. M. britannique.

S. M. Charles-Albert et le duc de Gènes, son fils, ont quitté Gènes le 20 novembre pour retourner à Turin.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

## LE MOUVEMENT RELIGIEUX EN ANGLETERRE.

La conversion de M. Newman commença à porter ses fruits. Le parti puseyiste, c'est-à-dire un tiers environ du clergé anglican, a été mis, par cet événement, dans une déroute complète; c'est un corps d'armée qui n'a plus de général. Jusqu'à ce jour, l'anglicanisme avait perdu des individus; dans la personne de M. Newman, il perd un chef d'école, un homme qu'une fraction de l'Eglise entourait de son respect et de son admiration. Ses disciples lui étaient attachés jusqu'à l'enthousiasme; ils réglaient leur conduite sur la sienne, et, à l'heure du danger, ils lui confiaient aveuglément leurs destinées, comme à leur plus habile pilote. Il est assez naturel que la soumission de cette haute intelligence à l'autorité de Rome ait jeté le trouble dans les rangs du puseyisme, car l'Eglise anglicane ne possédait ni dans son épiscopat, ni dans ses universités, ni dans son nombreux clergé un homme jouissant, comme théologien, d'une autorité supérieure à sa sienne. Il est permis d'espérer que l'exemple de M. Newman sera suivi par ceux de ses amis dont les convictions sont aussi avancées que les siennes, les autres poursuivront l'œuvre de la régénération de l'anglicanisme, jusqu'à ce que leur esprit soit assez éclairé et leur cœur assez dégagé des liens terrestres pour qu'ils viennent embrasser sur le sein de leur mère commune les frères qui les ont précédés dans la voie de la vérité.

M. Newman avait entraîné avec lui plusieurs membres du clergé, et chaque jour les feuilles de Londres nous annoncent quelque conversion nouvelle. Nous apprenons aujourd'hui celle du Révérend Frédéric Okeley *fellow* du collège de Balliol chanoine de Lichfield, ex-curé de Sainte-Marguerite de Londres, auteur de l'*Histoire de Saint-Augustin, abbé de l'Angleterre et archevêque de Cantorbéry*. M. Okeley est un des membres du clergé

anglican qui ont pris la part la plus active au mouvement religieux de ces dernières années. Il avait eu dès 1825 de brillants succès littéraires à Oxford, où il a remporté successivement plusieurs prix et rempli les charges importantes d'examineur et de prédicateur de l'Université. Ainsi, les événemens justifient les espérances émises il y a quelques années sur le retour de l'Eglise anglicane à l'unité. Out, ce grand événement reçoit un commencement d'exécution, car l'on peut dire avec vérité aujourd'hui que l'Eglise anglicane a reconnu, dans la personne de ses plus savans théologiens, de ses intelligences les plus élevées, de ses enfans les plus pieux et les plus saints, la suprématie du vicar de Jésus-Christ. Il semble que nous touchions au moment où se réalisera cette prédiction de Bessuet.

«Une nation si savante ne demeurera pas dans cet éblouissement; le respect qu'elle conserve pour le Pére et ses curieuses et continuelles recherches sur l'antiquité la ramèneront à la doctrine des premiers siècles. Je ne puis croire qu'elle persiste dans la haine qu'elle a conçue contre la Chaire de saint Pierre, d'où elle a reçu le christianisme...» Et ce changement se fait, ainsi que le disait un des spirituels écrivains du *British Critic*, comme s'opèrent tout les révolutions morales, c'est-à-dire graduellement. Le persuasion, les arguments, l'exemple de vies saintes agissent simultanément, et l'influence du temps nous viendra en aide pour adoucir les préjugés et accoutumer les oreilles à entendre certaines vérités.»

—La *Gazette de l'Eglise et de l'Etat* contient une liste de personnes d'Oxford qui ont embrassé la foi catholique. Voici le nombre des nouveaux convertis par collège.

Collèges: Exeter, 5; Balliol, 4; Christchurch, 4; Oriel, 4; Magdalen, 2; Bruzenose, 2; Worcester, 1; Pembroke, 1; Saint-John, 1. Sur cette liste ne figurent point vingt ou trente membres laïques ou ecclésiastiques de l'Eglise qui se sont convertis ailleurs, ainsi que quelques noms qui n'étaient pas certains. On dit aussi que M. M. Sydenham et F. Neave, du collège Oriel, ont suivi cet exemple.

## DES TROUBLES DES ETATS ROMAINS.

Si les révolutionnaires qui ont dernièrement échoué dans les états pontificaux sont venus en appeler, chez nous, aux sympathies des frères et amis et à notre budget, on peut se réjouir, à Rome, de les savoir éloignés. Ce sont des agitateurs de moins. Aussi se félicite-t-on que le grand-duc de Toscane ait pris sur lui d'en débarrasser les états du pape, et de les diriger sur la France. Appréhendant cet acte du grand-duc, Pasquin y a vu surtout le rôle de béat qu'on nous y réserve. Le lendemain du jour où la nouvelle du départ des révoltés pour Marseille se répandit à Rome, on lisait sur son piédestal:

«*Moyen économique de transport pour la France: Tirez un coup de pistolet à poudre; criez vive quelque chose qui ne soit pas le pape; enlevez une caisse publique; gagnez la frontière de Toscane, le grand-duc se chargera du reste, et vous arriverez en France nourris, voiturés et héros! Prix fixe.*»

Il reste à ces *touristes* malgré eux à déclamer contre le gouvernement papal et à l'injurier; aussi ne s'en font-ils pas faute. Mais qui persuaderont-ils? Pour le succès de leur folle tentative, ils comptaient sur l'appui des populations qu'ils prétendaient délivrer d'un *joug haïssable et hâï*; et ces populations se sont tenues immobiles; elles aiment ce joug qui a droit, en effet, à leurs sympathies, à leur vénération, parce qu'il n'est point ce que les radicaux le représentent; elles applaudissent à la défaite des révolutionnaires, parce qu'elle ajoute à l'autorité morale du Saint-Siège. Quant aux réformes dont les insurgés avaient pompeusement inscrit le mot sur leur bannière, les Italiens raisonnables, et c'est la majorité, en attendent avec calme la réalisation; ils se fient, à cet égard, à l'esprit du Saint-Père, beaucoup plus libéral que les soi-disant régénérateurs assez audacieux pour s'attaquer à son autorité.

Un point essentiel à la tranquillité des états pontificaux et de toute l'Italie, ce serait d'obtenir que le gouvernement anglais circonscrivît dans d'étroites limites la liberté et l'indulgence qu'on accorde aux réfugiés politiques à Malte et dans les îles Ioniennes, pour troubler l'Italie par des menées et des entreprises criminelles. On assure que les cabinets de Rome, de Naples et de Vienne ont adressé, à ce sujet, de nouvelles réclamations à Londres. Ils auraient insinué d'éloigner ces réfugiés des possessions britanniques; mais il est douteux que le cabinet de Saint-James accueille cette proposition. Tout en conservant de bons rapports avec les trois états, il vaudra peut-être se ménager la faculté d'avoir un épouvantail à dresser devant eux.

## LITTÉRATURE CANADIENNE

PROMENADE A ETRETAT,  
Côte de Normandie.

Toute la côte de Normandie est habitée par des pêcheurs dont les mœurs et les habitudes rappellent les Acadiens de Gaspé et des rives du Golfe. Leurs petits villages isolés, échelonnés sur le bord de la mer, comme autant d'étapes pour les barques qui longent les côtes, ont été souvent le but de mes excursions pendant les deux mois de vacance que je passais dans le pays de Caux. Entre tous ces villages, Etretat, qu'un orage a presque entièrement ruiné depuis, m'a laissé les plus gais et les plus touchants souvenirs. Je vais, mes amis, vous raconter les épisodes d'une promenade que j'y fis en 1841. Elle était projetée depuis plusieurs jours. Nous partîmes donc de Goderville, deux amis et moi, pour aller passer la journée sur le bord de la mer.

C'était au mois d'août, il faisait une matinée délicieuse, — le tems était calme, et la légère brise de mer qui avait régné pendant la nuit agitait seule les feuilles des arbres, et allait en s'affaiblissant à mesure que le soleil s'élevait; rien ne faisait pressentir une mer orageuse, ou un vent trop fort pour nous empêcher de visiter en barque tous les villages qui se trouvent entre le Havre et Fécamp. Etudiants en vacance et compagnons d'étude et de plaisirs, nous cheminions gaiement à cheval, suivant la route tortueuse à travers de belles plaines ondulées. Le pays de Caux était en pleine moisson. Les champs de bled s'étendaient à perte de vue, et à chaque pas, d'immenses chariots traînés par quatre chevaux faisaient mouvoir des montagnes de gerbes. D'espace en espace, les moissonneurs atroupés autour des gerbes, formaient les groupes les plus joyeux. Les uns prenaient leur repas du matin, tandis que de robustes jeunes filles dansaient aux sons rustiques d'une musette, et que des jeunes gens répétaient des refrains, et réglaient la cadence en frappant leurs faucilles contre de grands verres remplis d'un cidre pétillant. Le pays tout entier respirait la richesse et la gaieté. La campagne dorée, semée de pommiers chargés de fruits, les fermes entourées d'arbres comme autant de bosquets, les costumes pittoresques des paysans normands, la pureté du ciel, la fraîcheur du matin, réveillaient tous mes goûts champêtres, et berçant mon imagination de mille rêves, me rappelaient mes plus doux souvenirs; j'avais passé ma jeunesse dans les champs, et ma pensée se reportait vers mon pays, où l'on voit aussi la moisson, où l'on entend aussi le chant joyeux du moissonneur et presque les mêmes chansons. Je me laissais aller à la mélancolie, mes amis m'en tirèrent bientôt; aucun regret ne les attristait. Prisonniers dans Paris toute l'année, ils goûtaient avec délices la vie libre de la campagne, et s'abandonnaient à la plus folle gaieté.

Chemin faisant nous parlions d'amours et de plaisirs; parfois l'église gothique à vitraux colorés de quelque village, les ruines pittoresques d'un vieux château, nous ramenaient à des pensées plus graves d'étude, et nous demandions aux paysans sur la route les traditions du pays. Nous nous éloignons souvent aussi du chemin, pour examiner quelques-uns de ces tombeaux gaulois qui existent en grand nombre dans le pays de Caux. Après avoir fait le tour de ces buttes, les unes circulaires, les autres en croissant, toutes situées à mi-côte de ces ondulations qui brisent la monotonie du paysage normand, nous reprenions la route pour parler encore d'amours, de plaisirs et du but de notre voyage. La forêt des Loges traversée, nous sortions à peine du milieu de ses grands chênes séculaires, et déjà le voisinage de la mer se faisait reconnaître. Le sentier était tapissé de varec aux feuilles épaisses et luisantes, et un grand nombre de paysans lourdement chargés portaient sur leurs têtes d'immenses cages d'osier, remplies de cette plante marine précieuse pour l'agriculture, et qui sert à fertiliser les belles campagnes, que nous venions de traverser; bientôt un léger vallon dans la direction de la mer nous indiqua la route par laquelle on

descend à Etretat, et les six lieux qui séparent Goderville de la côte étaient parcourus. La descente, qui occupe le fond d'un étroit ravin entre deux côtes escarpées, était fort raide, et jusqu'au bas je n'avais pu encore apercevoir la mer, parce que tout autour d'Etretat la plaine va en s'élevant pour retomber à pic sur l'étroit; plage qui borde la Manche. Tout à coup nous aperçûmes la mer, et Etretat se déroula sous nos yeux dans tout le pittoresque de son isolement et de sa simplicité. C'est un véritable nid de pêcheurs, resserré entre la mer et la falaise, dans un enfoncement formé par le ravin, où la plage s'élève un peu et s'élargit à deux ou trois cents pieds. Comme les oiseaux de mer, ses habitants ont trouvé là juste assez de place pour mettre leurs barques à sec en tems d'orage, et bâtir un toit de chaume pour leurs femmes et leurs enfants. Les rues du village sont tracées sur les cailloux roulés que les grandes marées du printemps y accumulent en les inondant chaque année, sans que pour cela sa plage s'étende, car la mer remporte à chaque flot autant qu'elle a apporté. Ce lieu n'est ni la terre ni la mer; c'est la plage tantôt sèche, tantôt submergée; et les pêcheurs d'Etretat ont assimilé leur caractère au lieu qu'ils habitent; leur vie se partage entre leurs barques et leurs cabanes. La Manche forme en ce lieu une baie demi-circulaire, bornée au nord-est et au sud-ouest du village, qui en occupe le milieu, par deux immenses caps; ils se détachent de la falaise, qui surplombe la mer de plus de trois cents pieds, pour s'avancer au loin dans la Manche. Ces caps que les Etretais appellent les ponts des géants, sont en effet percés de plusieurs arches hautes de plus de cent pieds et très larges, et que le flot de ses chocs constants ne cesse d'agrandir; on dirait les ruines de ponts immenses jetés sur la mer, et la tradition veut qu'ils aient été bâtis pour faciliter le passage en Angleterre d'une armée de géants. Sur le haut du cap du sud-ouest s'élève d'une vingtaine de pieds une masse de rochers en forme d'obélisques, dont le milieu est percé d'une ouverture perpendiculaire qui va aboutir au milieu de la dernière arcade, et laisse voir la mer comme au fond d'un puits profond; cette singularité est appelée la cheminée du Dive, et il s'y rattache une foule de traditions merveilleuses du tems des géants. Au milieu du village, adossée à la falaise, est la petite église, avec le presbytère d'un côté et l'école de l'autre; et à tous les pas la religion des marins a planté des croix, devant lesquelles s'agenouillent les femmes des pêcheurs.

Nous étions descendus à l'auberge que fait prospérer le grand nombre de personnes des environs et d'étrangers qui viennent visiter Etretat. Un vieux pêcheur, qui avait reconnu un de mes compagnons, vint nous offrir ses services; nous le primes donc pour guide. Comme tous les pêcheurs d'Etretat, il était habillé d'un pantalon de gros drap brun, et du Hulôt bleu noir des pêcheurs normands, assez semblable aux gilets des matelots de notre pays. Sur la tête il portait un bonnet de laine rouge, et ses jambes étaient enveloppées de guêtres grises. Quoiqu'il eût les cheveux blancs et parut très âgé, sa démarche ferme et l'énergique expression de sa rude physionomie indiquaient qu'il avait conservé une grande vigueur et toute l'activité de la jeunesse; ses manières étaient franches et polies, et il était fort estimé dans le village.

Nous allâmes d'abord visiter la pêche de rocaille, qui s'étend fort loin dans la mer sur un banc de galet, que chaque marée découvre en se retirant. D'espace en espace la patience des Etretais a creusé des trous qui vont en s'évasant par le bas. Ces espèces d'entonnoir sont la propriété des pêcheurs, et passent héréditairement de père en fils; c'est là que se réfugient, à l'abri du flot mouvant, les homards, les crabes, la langouste et les autres poissons de rocaille; à la marée basse les femmes et les enfants des pêcheurs viennent les chercher. Au moment où je visitais cette pêche, le galet était couvert de groupes nombreux. Il y avait tout au plus deux ou trois hommes et c'étaient des vieillards; notre guide nous dit que tous les pêcheurs étaient à la mer. En effet, depuis que l'usage des gros bâtiments a prévalu, le port

d'Etretat qui ne reçoit que des barques, voit partir tous les hommes encore jeunes pour plusieurs mois de l'année; ils vont s'engager sur les bâtiments de Dieppe, de Fécamp et même de St. Malo, pour aller à la grande pêche, celle de la morue sur les bancs de Terre-neuve, ou du hareng dans les mers du nord. De sorte qu'ils ne restent au village que les femmes et les enfants, et quelques vieillards qui font la petite pêche sur les côtes dans des barques.

C'était un spectacle amusant que de voir toutes ces femmes, pour la plupart jeunes et jolies, courir sur le galet, en relevant leurs jupons, et leurs sabots pendus à leur ceinture; ordinairement c'était les enfants qui plongeaient leurs bras dans les cachettes pour en retirer le poisson; mais ils ont tout soin de se couvrir le bras et la main d'un fort gant de cuir, afin de résister aux pinces du homard qui serrent avec une grande force. La plus grande harmonie régnait parmi toute cette population; les pêcheuses s'aidaient les unes les autres, et nous en vîmes plusieurs qui avaient été plus heureuses, donner quelques-uns de leurs poissons à leurs compagnes que la marée n'avait pas favorisées. Et, telle est la probité des Etretais, que malgré qu'il n'y ait personne pour surveiller la pêche, il est inouï que quelqu'un se soit approprié le poisson qui revenait de droit à un autre.

La pêche finie, les pêcheuses suivies de leurs enfants s'en revenaient joyeuses. Nous allâmes nous placer à la passe qui conduit au village, afin de les voir défilier devant nous. En effet, elles nous offraient un charmant coup-d'œil. Il n'est pas de plus beau sang que celui des femmes d'Etretat; leurs joues sont des roses. Elles ont presque toutes de magnifiques cheveux bruns, noués derrière la tête, au-dessous d'un petit bonnet blanc bordé à plat d'un ruban bleu ou rouge. Leurs yeux sont d'un bleu foncé et sont ornés de cils superbes. La taille est bien prise et souple sous un corsage de tricot gris; et une courte jupe de laine rouge découvre une jambe parfaitement moulée; elles marchaient légèrement en battant le galet de leurs gros sabots, et balançaient sur leurs têtes leurs paniers remplis de poisson. On ne saurait décrire la calme sérénité et la grâce de leur belles physionomies à mesure qu'elles nous saluaient en passant. Leurs enfants surtout étaient d'une grande beauté, si bien que l'on dit en Normandie: beau comme un fils de pêcheurs. Aussi les habitants d'Etretat, qui sont renommés pour l'amour de leur village, le sont-ils plus encore pour l'amour qu'ils ont pour leurs enfants; et le plus grand malheur qui puisse leur arriver est de les voir s'éloigner d'eux, et abandonner le métier de leurs pères, en même tems que le lieu qui les a vus naître.

On raconte à ce sujet qu'un lord anglais, sans enfants, visitant Etretat, et épris de la beauté des enfants du lieu, voulut en adopter un, pour l'élever dans sa maison comme son fils et en faire son héritier. Il s'adressa donc à un pêcheur qui avait onze enfants, pour qu'il lui permit d'emmener le dernier de ses fils âgé de quatre ans. A ses pressantes sollicitations, à ses promesses de fortune, le pêcheur répondit: *Que dites-vous! vous donner mon fils; non, nous sommes pauvres, mais il vivra avec nous, quand il sera grand n'a-t-il pas la mer pour pêcher, n'ai-je pas une barque à lui donner et des filets; ma femme et moi, nous n'avons pas trop de nos onze enfants pour nous appeler leur père et leur mère!* En vain le riche anglais leur permit-il de venir tous les ans avec leur enfant passer deux mois à Etretat, de leur donner un bâtiment pour la grande pêche, de les enrichir. Rien ne put persuader le pêcheur; il aimait mieux rester pauvre et garder son enfant près de lui. Le lord anglais ne se rebuta pas; mais ce fut en vain qu'il alla frapper à toutes les portes, demandant un fils et un héritier; il fut accueilli partout de la même manière et éprouva le même refus.

Nous nous décidâmes à monter dans une barque et à faire une promenade sur la mer. Pendant que notre guide cherchait dans le village des rameurs, qu'il avait peine à trouver, nous allâmes à la pêche du varec, de l'autre côté du village. Des enfants, vêtus seulement d'un caleçon qui ne descend



pas jusqu'aux genoux, s'avancent, au loin dans la mer; chaque flot leur apporte quelques-unes de ces plantes qu'ils saisissent et jettent sur leurs épaules; en même temps, couverts par l'écume de la vague, ils disparaissent pour ainsi dire, mais ils reviennent bientôt à terre rapporter une gerbe de varec. Il arrive souvent que la plante trop grosse suit le flot qui s'en retourne et entraîne l'enfant; alors il laisse aller sa proie et revient à la nage, en évitant d'être lancé par la vague avec trop de force sur les cailloux roulés auxquels est attachée les tiges du varec.

Notre guide avait choisi la mieux construite des nombreuses barques rangées sur la grève, la quille tournée vers le ciel, et ressemblant à autant d'immenses tortues qui seraient venus se réchauffer au soleil. À force de bras nous la fimes glisser sur les cailloux jusqu'à l'eau, et le flot en s'en retournant nous emporta bientôt loin de la côte. bercé sur la mer tranquille, j'admirais ces hautes falaises qui bordent la Manche, et je reposais ma vue sur le village éblouissant de blancheur; les rames étaient lentes, et la barque, à mesure qu'elle se balançait sur la lame, m'endormait dans des pensées tranquilles et douces; le ciel était d'une pureté admirable, et je contemplais avec ravissement le lointain de l'océan, toujours si beau et si grand. Aucun spectacle en effet, ne procure de plus douces émotions que la vue de la mer; ce vague de l'horizon, cette immensité, ce mouvement constant des flots qui se succèdent sans cesse, toujours les mêmes, et toujours variés, nourrissent l'imagination, la bercent mollement, et l'élèvent aux plus hautes conceptions et aux plus nobles sentiments; c'est pourquoi tous les hommes de cœur aiment la mer et les eaux sans bornes. Nos rameurs chantaient des chansons en cœur, et chaque beau point de vue que nous remarquions leur donnait du repos; ils buvaient alors un verre de cidre et la barque reprenait lentement sa course.

Nous eussions été bien loin ainsi, mais une légère brise commença de soufler, et le vieux pêcheur sentant le vent, gouverna vers la côte; les lames grandissaient à mesure que nous rentrions dans le port. La barque commençait à bondir sur les flots et les vagues, déferlant contre ses bords, nous couvraient d'écume. Avec une rare habileté les rameurs évitèrent le banc de galet où nous nous serions brisés, et nous sautâmes à terre, poussés par une vague immonse qui nous mouilla de la tête aux pieds. Nous tirâmes la barque sur la plage; la tempête était déjà commencée. Cependant la journée n'était encore qu'à trois quarts, et comme nous avions formé le projet de voir coucher le soleil dans la mer du haut du pont des géants, nous profitâmes du reste du temps pour faire visite à Yport, autre village de pêcheurs, plus petit qu'Étretat et éloigné d'une lieue.

Yport est un charmant village, plus propre, plus riant qu'Étretat. Un vieux pêcheur vint au devant de nous et nous offrit l'hospitalité pour sécher nos vêtements trempés d'eau salée. Nous l'acceptâmes avec reconnaissance, et il nous fit entrer dans sa maison, toute petite, mais telle que les poètes de Naples ont décrit les cabanes des pêcheurs. Les murs étaient tapissés de filets; les coquillages les plus variés ornaient tous les meubles, et deux ou trois grands dards ou harpons nous firent deviner que notre hôte avait fait la pêche de la balcine. Sa femme et sa vieille mère tricotaient sur un métier des bonnets rouges, coiffure ordinaire des pêcheurs normands, tandis que ses deux filles, fort belles, faisaient les apprêts d'une collation que le pêcheur nous avait invité à partager avec lui. Leur costume était plus recherché que celui des autres femmes que j'avais vues, leurs sabots étaient plus délicats; mais outre leurs grands cheveux et leurs yeux noirs, ce qui nous frappait en elles, c'était leurs manières distinguées et le charme de leur conversation. Cependant, j'étais dans une famille de pêcheurs, et la barque du maître était renversée sur la grève devant la maison; mes amis n'étaient jamais venus à Yport, mais accueillis souvent de la même manière à Étretat, ils n'avaient pas été surpris d'être invités par le pêcheur, quoi-

qu'il le fussent autant que moi de le trouver si fort au-dessus des autres habitants de la côte. Le vieillard nous tira d'embarras, en nous disant qu'il avait passé sa vie à la pêche de la balcine, et s'y était enrichi; et qu'il avait fait élever ses enfants au Havre, où il s'était retiré pour jouir de ses richesses, mais l'amour du pays l'avait ramené à Yport, et il avait repris les travaux de sa jeunesse, allant tous les jours à la mer dans sa barque, et répandant sa fortune en bienfaits sur son village natal. Ses filles étaient heureuses, tout leur amour était leur père, et elles s'étaient aussi faites pêcheuses pour vivre de la même vie que lui. Il avait un fils dans la marine qui devait revenir bientôt. Il s'était épris de la fille d'un pêcheur d'Étretat, et devait l'épouser à son retour.

Après nous être reposé et avoir fait un délicieux repas de tout ce que la mer offrait de meilleur, assaisonné d'excellent vin, nous partîmes en remerciant notre hôte de son hospitalité, et non sans regretter de dire sitôt adieu à ses charmantes filles. J'emportai comme souvenir d'Yport un bonnet rouge, que la femme du pêcheur avait fabriqué de ses propres mains. En nous disant adieu, le vieillard nous conseilla de monter sur la falaise et d'en suivre les bords pour retourner à Étretat, parce que la tempête était si épouvantable que les lames venaient se briser sur les rochers et interceptaient la route de la plage. Vous serez aussi, nous dit-il, plus vite rendus sur le pont des géants; et comme pour nous remercier de l'intérêt avec laquelle nous avions écouté l'histoire de sa vie, il ajouta: vous verrez aussi sur la pointe du Cap, Palmyre, la fiancée de mon fils, qui va prier pour son prompt retour, à la croix, tous les soirs au coucher du soleil. Nous montâmes en effet sur la côte, et fîmes bientôt rendus; Un bon diner, et surtout l'impatience de voir la fiancée du fils du pêcheur distingué, qui nous avait si bien reçus, avaient donné à nos pas une vitesse inaccoutumée. D'ailleurs il fallait arriver avant le coucher du soleil que nous voulions voir se plonger dans la mer, de ce lieu même ou la tradition veut que les prêtres Druidiques se soient rendus pendant des siècles pour saluer cet astre à la fin du jour.

Le tems s'était maintenu au beau, seulement de grands nuages, répandus çà et là sur nos têtes, nous promettaient un coucher de soleil superbe, avec tous les accidents de lumière et de couleurs, tels qu'on n'en voit que sur la mer. Mais la tempête grandissait toujours. Le vent soufflait avec une violence terrible et criait dans les crevasses des rochers. À mesure que nous avançions sur le pont des géants, la mer traversant ses arches nous remplissait de terreur. Les vagues énormes se brisaient avec fracas contre la falaise, et lançaient des masses de cailloux roulés, qui retombaient avec un bruit épouvantable, semblable à des décharges d'artillerie.

Cependant nous arrivâmes bientôt à l'extrémité du pont des géants, près de la cheminée dont j'ai déjà parlé. Nous étions à plus de dix arpens dans la mer, sur la pointe d'un rocher qui la surplombe de près de cinq cents pieds, et rien de plus grandiose que le spectacle qui s'offrait à nos yeux. La mer dans toute sa fureur, semblait remuer jusque dans ses fondements ce pont surnaturel, et menacer de faire crouler ses arcades, et penchés sur le bord de la cheminée, nous voyons les lames, rompus par ses immenses piliers, passer sous la grande arche avec la rapidité de l'éclair. Tout autour de nous était effrayant, sur la mer; mais tout était sérénité dans le ciel et offrait un contraste saisissant; l'atmosphère était admirablement claire, et le soleil d'un éclat resplendissant au moment où il allait se plonger dans les flots d'écume de la mer; les nuages d'or et de pourpre s'étendaient sur le quart du ciel, nuancés de mille teintes et de mille formes différentes; et le sommet de chaque vague, en déferlant resplendissait comme des gerbes d'or.

Au milieu de ce magnifique spectacle, nous cherchions Palmyre; encore agenouillée devant la petite croix de bois, elle venait de finir sa prière. Bientôt elle se leva, et nous aperçûmes une ravissante figure. Elle était belle, belle comme dans les rêves d'amour, ses beaux cheveux

bruns encadraient des traits parfaitement réguliers et le visage le plus frais, sa taille était superbe et sa démarche d'une grande élégance; son costume était propre et bien porté, mais on voyait qu'elle était la fille d'un pauvre pêcheur. Elle nous salua sans timidité; et quand nous lui eûmes adressé quelques mots, elle répondit avec grâce. Elle ne craignait pas la vue du monde; tous les soirs, depuis un mois, elle venait prier pour son amant sur ce cap, où le spectacle grandiose de la mer attire souvent les voyageurs, et elle était sûre de son cœur comme toutes les amantes fidèles; nous la priâmes de s'asseoir sur la pierre, en lui disant comment nous avions été accueillis par le père de son fiancé à Yport. Elle nous raconta avec tous les charmes de la naïveté et d'un cœur pur, ses premiers amours. Le fils du pêcheur d'Yport venait souvent à Étretat, et il n'avait pas tardé à devenir amoureux de la plus belle fille du village. Palmyre répondait à son amour; et il voulait l'épouser. Mais le père de la jeune fille, fidèle aux usages du pays, et vrai pêcheur d'Étretat, lui avait répondu: mon fils, quand tu auras fait sept ans de mer, je te donnerai ma fille; je ne la donnerai qu'à un pêcheur comme moi, ou à un officier sur les vaisseaux du Roi. Jean Landrec, quoique doué d'une belle éducation et destiné à jouir d'une grande fortune, était trop vivement épris de la belle Étretaise pour refuser ces conditions; il s'engagea donc à bord d'un vaisseau de guerre, pour devenir officier de marine, et depuis sept ans il parcourait toutes les mers du globe, écrivant à Palmyre de chaque port où il touchait, et Palmyre ne l'oubliait pas. Son tems de service était expiré, et Jean Landrec allait revenir avec le grade d'enseigne. Il devait arriver de jour en jour, et tous les soirs Palmyre venait à cette croix renouveler ses vœux d'amour et prier pour l'éloigner du naufrage. À mesure que la jeune fille nous racontait ces détails, une vive émotion se trahissait dans le son de sa voix; ses grands yeux bleus se voilaient souvent de pleurs; mais le sourire le plus enchanteur brillait aussi sur ses lèvres quand elle répondait à nos questions sur son amant et sur sa constante fidélité.

Cependant le soleil allait s'éteindre dans les flots. La tempête était encore plus furieuse, et nous nous félicitâmes tous ensemble de ce que pas un seul navire ne paraissait sur les côtes dans un tems aussi périlleux. Nous allions partir avec Palmyre pour revenir à Étretat, quand nous aperçûmes à l'horizon, le mat d'un navire comme la pointe d'une aiguille. La jeune fille devint pâle; elle se troubla; s'il était dans ce bâtiment! s'il allait périr! s'écria-t-elle d'une voix déchirante; et comme si elle eût été victime d'un sinistre pressentiment, elle se précipita sur ses genoux devant la croix; dans son inquiétude, elle pria à haute voix une prière ardente pour son fiancé; les sanglots interrompaient sa prière. Ennué jusqu'aux larmes, nous priâmes aussi avec elle, et fîmes tous nos efforts pour la consoler et faire évanouir ses craintes; elle continua sa prière.

Nous reprîmes nos chevaux à Étretat et tristes le long de la route, nous ne parlions que de Palmyre et de son amant. Le lendemain un paysan de la côte, venant au marché nous apprit qu'un gros vaisseau avait fait naufrage dans la nuit au pied du pont des géants. Le souvenir de Palmyre et son sinistre pressentiment nous revint à la pensée, et le jour suivant nous voulûmes aller à Étretat.—Hélas! quand nous arrivâmes au bas de la côte qui y conduit, la cloche du village tintait un glas funèbre, le prêtre récitait les prières des morts, et huit matelots portaient une bière couverte d'un linceul tricolore, et d'un épée de la marine. Les pêcheurs d'Étretat silencieux et les yeux pleins de larmes, accompagnaient le convoi la tête découverte et tenant à la main leurs bonnets rouges entourés de crêpe. Derrière eux tous et plus tristes et plus affligés marchaient le père de Jean Landrec, d'Yport, et le père de Palmyre. Entre eux deux, appuyée sur leurs bras, chancelante, presque morte, s'avancait la belle fiancée. Les roses de ses joues avaient disparu, ses yeux presque éteints étaient noyés de larmes amères, et elle avait revêtu le long voile noir des veuves attaché d'un ruban bleu,

car elle était veuve avant d'avoir été épouse; son fiancé était dans le bâtiment dont nous avions vu le mat du haut du pont des géants; et Jean Landrec avait péri dans le naufrage à la côte, la nuit suivante.

Puisieurs fois depuis, j'ai revu Palmyrea Etrotat, elle était toujours belle et elle pleurait toujours son fiancé.

GUIL. LEVESQUE,

Membre de la Soc. des Amis.

19. Déc. 1845.

#### DESCRIPTION DE LA CHUTE DE NIAGARA,

LUE DEVANT L'ACADEMIE DU COLLEGE DE ST. HYACINTHE, LE 15 NOVEMBRE, 1845.

MESSIEURS,

Après deux mois de séparation, je viens vous entretenir quelques instants sur un sujet qui sans doute vous plaira. Je dis qu'il vous plaira, car, je suis combien vous êtes avides de science; je sais combien vous aimez tout ce qui peut vous instruire, et surtout, lorsque cette instruction peut se puiser dans le sein même de la patrie.

Je viens donc, mes bons amis, vous parler de cette merveille de notre globe; de cet enfant géant, que la nature dans ses bizarres caprices a produit et qu'une tribu nomade a nommée du nom si pittoresque de "Niagara," qui fait entendre sa voix bruyante jusqu'à l'entrée du grand "Ontario," et dont, sans doute, vous avez mainte fois entendu le nom, dont vous connaissez la grandiosité; dont vous savez la puissance. Vous avez frémi aux récits des scènes d'horreur dont il a été en même temps et le théâtre et l'auteur. Le soir, au coin du feu de la maison paternelle, on vous a parlé peut-être de cette jeune fille de 18 ans, qui, il n'y a que 13 mois encore, alla grossir les registres des victimes de ce gouffre. Elle était partie de sa ville natale, jeune, joyeuse, pleine d'espérances; lorsqu'on l'y a rapportée, ce n'était plus qu'un cadavre. Maintenant tout ce qui reste de son souvenir, est une toute petite pierre bien blanche posée à l'endroit même de sa fatale chute, comme pour dire au voyageurs: Halte là!!

Mais, messieurs, tout ce que vous avez entendu dire de cette huitième merveille du monde est bien au dessous de la réalité. Il est impossible de décrire ce gigantesque ouvrage de la création. La poésie languit, le langage est muet devant la visible majesté de Dieu.

Spectacle admirable! Sublime chef-d'œuvre! Combien la main qui l'a façonné est puissante! La main de celui dont le sceau ineffaçable est imprimé sur ton front et dont la voix se fait entendre au milieu de tes cent mille tonnerres!

Tout ici, jeunes amis, indique que vous êtes dans le voisinage de la destruction. Une secrète et indéfinissable crainte, mêlée de courage, une jouissance mêlée d'appéhension; une admiration mêlée de terreur; tout cela fond à la fois sur l'âme, l'accable, l'enlance.

Pour se faire la plus petite idée de l'énorme volume d'eau qui glisse au-dessus de cette cataracte; il faut concevoir les eaux des lacs Supérieur, Huron, Michigan et Erie, couvrant la surface d'au moins 16,000 lieues, resserrées dans un canal très étroit, à la chute, tout au plus de trois quarts de mille en largeur. L'immense avalanche d'eau qui passe au-dessus de la chute du "Fer à cheval," est d'à peu près deux quarts de mille en largeur et les rapides au-dessus de cette chute commencent à trois quarts de mille plus haut. La déclivité à partir de ce point jusqu'au bord du précipice est de 56 pieds. Le torrent pendant cet espace, bondit avec une force et une vitesse extraordinaire et roule sur un lit rocaillieux, hérissé de pointes aiguës, présentant leurs aiguilles acérées au torrent qui va se précipiter en masse compacte dans la gueule béante du gouffre. Le chenal américain est d'un quart de mille en largeur. Il est séparé du chenal anglais par "Iris ou Goat Island" (le aux arcs-en-ciel ou aux chèvres), qui pouvait être de 70 à 75 arpents en superficie. On aborde sur cette île au moyen d'un pont, autre merveille, qui nous y conduit. De ce pont jetez vos regards sur les rapides devant vous et sur ceux qui bouillonnent sous vos pieds; vous verrez des légions de brisans, roulant, bondissant, se hurlant, se croisant, se crispant les uns aux autres, écumeant de rage et de fureur, se précipitant vers vous avec la vitesse et la force de la foudre. Puis, jetez vos regards, là bas, 60 pieds derrière vous, suivez, si vous le pouvez, la course impétueuse des vagues qui, par tours, plongent dans l'abîme, au fond duquel sont entassés pêle mêle dans un désordre admirable, des rochers aussi vieux que le monde et qui n'ont jamais porté l'empreinte d'un être vivant. Alors, vous verrez s'élever du fond de ce cratère des tourbillons de brumes,

qui, par l'effet du soleil, semblent des montagnes d'or et d'émeraudes. Ces vapeurs s'élèvent bien haut dans le ciel, et se font voir à la distance de 14 lieues.

La terre tremble, tandis que l'âme amassant et classant ses énergies afin de mieux saisir la grandeur, je dirais presque, la divinité, de la scène, semble d'étendre ses forces à la vue d'une majesté si écrasante. La hauteur et le pittoresque des deux rives; les tourbillons qui s'élèvent comme une poudre d'or dans les plus hautes régions des airs et qui retombent en larmes sur ces lieux sauvages et arides; l'aigle solitaire que l'on voit par fois planer au dessus de ces chaos des ondes; l'écharpe aux sept couleurs qui couronne le gouffre; la voix terrible et menaçante du torrent; tout cela calcule dans l'âme des émotions indélébiles qui ne s'effacent qu'avec la vie.

Une tour servant d'observatoire, bâtie sur une pointe de rocher qui avance sa tête fantastique comme pour mieux contempler et admirer ce chef-d'œuvre de genre, fournit au voyageur avide et curieux l'occasion de considérer à loisir la masse énorme qui tombe et retombe sans cesse. Là il faut se tenir malgré soi dans un silencieux étonnement et écouter avec un religieux respect, le bruit assourdissant des eaux qui grondent. Ni le repos, ni le silence n'ont jamais habité ce lieu terrible par excellence! C'est bien là, que sur son trône de nuages, le "GENTE DE NIAGARA" se tient assis dans toute son incomparable majesté, ceint d'un diadème d'arc-en-ciel, et recevant l'encens d'or aux mille couleurs que lui prodigue à l'environnement tributaire, pour le porter de là aux pieds du grand Dieu qui lui a donné l'être!

Peut-être, mes amis, pendant les heureux jours de vacance, vous vous êtes trouvés sur le sommet de cette haute et majestueuse montagne qui porte maintenant avec orgueil le signe auguste du Dieu de vos ancêtres, sans doute, à la vue du grand et magnifique spectacle qui se déroulait à vos pieds, vous avez offert à l'Éternel une hymne ardente de gratitude pour toutes les richesses qu'il a prodiguées sur le sol de la patrie. Là vos regards se sont portés avec délice sur l'immense et pittoresque paysage qui se déroulait devant, vous ceint d'un horizon d'azur, renfermant dans son sein la verdure printanière, les doux charmes de l'été et l'orgueil de l'automne; des lacs aux lames argentines; des fleuves au cours lent et majestueux, des vallons romantiques, des plaines fertiles, des montagnes aux cimes toujours vertes se sont présentés à vos yeux éblouis. Le doux et mélodieux concert des habitants de la forêt; le bourdonnement de l'abeille; le bêlement des agneaux, enfin cet orage d'harmonie mystérieuse de la nature, ont produit sur votre âme une source intarissable de délicieuses rêveries.

Peut-être aussi, avez-vous vu la mer paisiblement endormie aux rayons du soleil d'été, ou encore grondant sourdement, se laissant aller par caprice à des brusqueries subites, soulevée toute entière, remplissant tout l'espace de sa voix sourde, se déroulant en vastes spirales sur les grèves étincelantes, retomber ensuite dans un calme indolent ou dans un voluptueux repos. Mais, messieurs, tout ce qui est beau en fait de paysages; terrible en fait de bouleversements d'eau; grandiose en fait de spectacle; tout cela dis-je, n'est que l'ombre des beautés de "NIAGARA." Je vais plus loin, et je dis: que toutes les merveilles de l'ancien monde ne peuvent être comparées à cette merveille du nouveau.

Oh! toi, prodigieux ouvrage de la création! Malgré ton orgueil et ton arrogance, tu retourneras bientôt dans le néant. Tes mugissements deviendront aussi muets que le silence des sépultures! Le temps viendra, saches-le bien, où le bras puissant qui a préparé ton lit, creusera aussi ton tombeau!

C. A. N. L.

Membre de l'Académie du Collège de St. Hyacinthe.

[NOTE DU REDACTEUR.—C'est avec le plus vif plaisir que nous publions le morceau ci-dessus, d'un élève du Séminaire de St. Hyacinthe. Cette description est tout à fait heureuse. Elle indique un beau talent, une plume originale et neuve, une idée grande, haute, et capable d'apprécier et d'exprimer toute la magnificence du grand spectacle si bien décrit par l'auteur. Nous espérons que ce ne sera pas le dernier article qu'il nous enverra, et que son exemple sera suivi par les autres membres de leur club littéraire.]

Nous ne paraissions qu'une fois, cette semaine, en conséquence des fêtes.

## LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 9 JANVIER, 1846.

### Histoire de la Semaine.

#### LES FETES DU JOUR DE L'AN.

Les huit jours qui viennent de s'écouler sont passés joyeusement au milieu de nous. Partout, dans toutes les classes, sous le plus riche lambris, comme sous l'humble toit de l'artisan, ce n'a été qu'une suite de fêtes, de réjouissances et de plaisirs. Tout le monde s'est livré à l'enviement de la joie la plus vive, la plus parfaite, la plus folle.

N'est-ce pas qu'il y a quelque chose de bon, de social, d'amical dans l'esprit de nos mœurs à cette époque de l'année. Il semble que chacun oublie les peines, les misères de la vie pour se livrer tout entier à cette allégresse générale. On dépose le fardeau, pour se laisser aller, une fois l'an, au moins, aux doux épanchements de la plus complète sociabilité. Tout le monde se fait aimable, prend son plus beau sourire, sa physionomie la plus agréable.

D'abord l'Église nous a préparé à cet ivresse de plaisirs et de joie. Elle s'est fait joyeuse aux approches de Noël. Elle célèbre ses fêtes les plus solennelles; dans toute l'étendue du monde chrétien, des cantiques réjouissants, des hymnes d'actions de grâces, proclament le plus grand mystère de la religion, et les bienfaits de cette providence éternelle, qui règle le cours du temps et qui bénit les années accordées aux enfants des hommes.

Un nouvel an est une époque dans la vie humaine, un julon parqué de distance en distance pour en mesurer la durée; jeunes, nous les dépassons avec plaisir et sans regret, parce que la première partie de la vie se passe à désirer la seconde; nos regards et nos espérances se tournent vers l'avenir; nos fraîches années de jeunesse et de simples bonheurs ne suffisent plus à nos cœurs. Nous abandonnons bien vite cette insouciance période de l'enfance avec ses purs et inaltérables rayons de joie, et sa franche gaieté; il nous faut l'âge mûr, avec les charmes et l'anxiété de l'ambition, il nous faut déjà de graves préoccupations, il nous faut l'amour, bonheur ou mal, joie ou peine; quand nous sommes arrivés à la seconde partie de l'existence, alors à chaque pas nous découvrons de nouveaux soucis, nos illusions tombent et s'effacent—it faut retourner vers le passé:

Passé! moments de plaisir,  
Jours de bonheur ou de peine,  
Que le souvenir ramène,  
Et qu'on voudrait ressaisir;

Heureux sont ceux, qui à l'approche de chaque nouvel an, peuvent regarder en arrière avec satisfaction sur l'année écoulée, et qui n'ont pas occasion de regretter les moments perdus.

Heureux encore ceux que le temps a couronné d'une auréole de cheveux blancs, s'ils ont traversé les orages de la vie, en semant sur leur route de belles et bonnes actions, qui sur le soir de l'existence, portent des fruits abondants; pour ceux-là, les dernières années ont aussi leurs charmes et leur sérénité; mais il leur faut, comme au soir d'un beau jour, les chaudes teintes du crépuscule, les derniers rayons du soleil. Il faut au vieillard l'amour et le respect de tous, il lui faut de tendres soins, qui réchauffent les glaces de l'âge et le consolent dans sa décrépitude.

Au milieu de ses pensées graves, combien le jour de l'an apporte de pensées riantes, douces et heureuses. Combien il évoque de joyeux souvenirs d'amour, d'amitié, de plaisirs.

Sous le toit de la famille, de bonne heure, les enfants se rassemblent autour de la couche paternelle; c'est un groupe de jeunes têtes blondes, brunes et noires, des frais et candides visages, des regards limpides et rayonnants, des sourires d'indéfinissable félicité, de petites bouclies vermeilles murmurant des mots de gratitude et d'amour; des yeux humides et mouillés par les plus douces émotions de notre nature—c'est un beau et touchant spectacle que tous ces enfants qui s'agenouillent et se courbent sous la bénédiction des bons vieux parents.

Après, c'est un concert de baisers, de caresses et de souhaits de bonne année.

Le père contemple avec orgueil son fils qui grandit et se fait homme, sa fille qui s'embellit tous les jours.

La mère les presse dans ses bras, dans une étreinte de félicité suprême.

Puis le cœur s'épanouit, se dilate et s'épanouit, parfois des larmes se mêlent à ce bonheur du foyer domestique; les torts de l'année, les fautes du

passé vous apparaissent dans toutes leur hideuse laideur; un baiser et une caresse les effacent pour toujours.

Si c'était là le seul heureux effet du jour de l'an, il faudrait le bénir et le féliciter de conserver ses bons vieux usages.

Combien de familles dont le bonheur intérieur était obscurci par de sombres nuages, les ont vu fondre et se dissiper aux premiers rayons d'amour du premier Janvier! Combien de réconciliations opérées, combien de pardons accordés ce jour-là.

Cette époque a encore une bienfaisante influence sur la société entière, par cet ancien et respectable usage de se visiter et de se saluer, si fort en honneur parmi nous—elle resserre les liens qui nous rattachent les uns aux autres—en nous rapprochant.

Aussi tout le monde salue le commencement d'un nouvel an avec acclamation. Les hommes d'affaires anticipent, pour les douze mois qui vont suivre, une prospérité nouvelle et une riche moisson; l'avocat, attend cette fois, une clientèle nombreuse, qui ayant fait défaut pendant tant d'années, ne peut manquer d'arriver, sur le principe que ce qui n'arrive pas aujourd'hui, viendra demain—le médecin (le malheureux!) par état comme par charité, soupire après les fièvres, la goutte, les rhumatismes, et maints autres maux qui lui permettent d'exercer le divin art d'Esculape, qui n'est pas toujours l'art de guérir.

La jeune fille qui se fait belle en grandissant, qui peut-être va dire adieu à son existence calme et sereine d'hier, salue aujourd'hui une nouvelle année, avec un doux espoir; Pour elle la vie s'embellira encore de nouveaux charmes; car les émotions qui déjà font palpiter son cœur, ont pour elle de douces joies, et des bonheurs étranges et ignorés jusqu'alors.

Le jeune homme qui s'avance dans le monde, à la conquête d'une position honorable dans la société, qui veut remplir noblement sa destinée de travail et d'utilité, s'éveille le jour de l'an avec la pensée intime, qui ne le quitte pas depuis longtemps. Il a compris que l'homme est éminemment social, que l'isolement ne convient pas à sa nature; qu'il lui faut une bonne et douce compagnie pour contempler les agréments de la vie et en diminuer les misères en les partageant, il espère que l'année ne se passera pas, sans apporter de grands changements dans son sort.

Voilà le commencement de l'année; grands et petits se promettent bien des choses qui ne viendront pas, bâtissent bien des projets qui ne s'éleveront jamais qu'à l'état de chimères—mais c'est là la vie humaine, toujours remplie de désirs nouveaux, d'espérances séduisantes.

Espérons donc, quand même, puisque l'espérance nous fait vivre—et souhaitons une seconde fois, pour l'an de grâce 1846:

A celui qui arrive au déclin de la vie une vieillesse heureuse.

Aux parents, des enfants reconnaissants qui les honorent et les chérissent.

A nos aimables dames Canadiennes, des maris dociles et aussi aimables qu'elles peuvent désirer.

A la jeune fille, un amant vertueux qui la rend bien heureuse.

Au jeune homme, une gentille et bonne petite femme selon son cœur.

Enfin à tous une bonne année!

L'année 1846, comme toutes ses devancières a commencé par des visites; Elle ont été nombreuses et fort agréables—On a remarqué chez quelques Dames, dans quelques maisons, le bon vieux usage d'offrir au visiteur une tasse de café ou un petit verre de liqueur fine—Cela donne occasion de prendre à votre santé et pour cette raison seule a été trouvé tout-à-fait bien.

La ville qui débordait par les rues en flots épris et pressés est rentrée dans son lit, le désordre joyeux a cessé; les voitures peuvent circuler librement, et chacun a repris ses affaires et son air grave et sérieux.

Les sociétés de bons et de gâteaux, ont contribué aux plaisirs de ces jours-ci, ainsi qu'un magnifique Bazar, qui s'est prolongé pendant plusieurs soirées, dans la grande salle des ODD-FELLOWS dans la rue Saint-Jacques.

Ce Bazar était attrayant par la présence de l'élite de nos belles canadiennes et des plus jolies femmes que nous ayons rencontrées depuis longtemps.—Il y avait là plus d'un frais visage de jeune fille, qui eut fait pâlir de dépit les plus belles inconnues de Raphaël.—Les ouvrages fait par les belles revendeuses étaient superbes.—Les gens étaient enchantés, si bien qu'on a pu y trouver l'annee suivante:—

« Une jeune femme, Mme A., célèbre à Montréal par la richesse de ses cheveux noirs, de ses sourcils noirs et par sa physionomie piquante, ténait une de ces tables vouées à la charité; elle provoquait les curieux à la bienfaisance; elle excitait leur générosité et presque toujours avec succès. Un jeune homme, d'une tournure hardie, admirait beaucoup la marchande, mais il achetait peu.

—Et vous, monsieur, lui dit Mme A., ne m'achèterez-vous rien?  
—Moi, madame?  
—Que désirez-vous?

—Ce que je désirerais n'est malheureusement pas à vendre, dit le lion d'un air fin et langoureux.

—Peut-être...

—Je n'ose, en vérité...

—Dites toujours...

—Eh bien! madame, je désirerais une boucle de vos cheveux.

Mme A. ne répondit rien: d'un geste charmant elle prit une paire de ciseaux, coupa quelques-uns de ses beaux cheveux, et les tendant à l'acheteur surpris:—C'est cinq piastres, monsieur, lui dit-elle.

Il n'y avait pas moyen de se dédire et de marchander. Il eût été à jamais perdu, et s'exécuta d'assez bonne grâce. Si Mme A. n'eût été aussi spirituelle et si jolie, elle se fût intimidée, troublée; elle se fût fâchée contre l'audacieux jeune homme, et les pauvres n'eussent pas profité d'une aumône si forte et si inattendue.

NOUVELLES A LA MAIN.

D'ici au 25 du courant, à l'arrivée du steamer du 4 janvier, les nouvelles seront rares et sans importance. Il ne se passe rien dans la province, au milieu de l'hiver; la neige qui tombe depuis trois à quatre jours, arrête les communications, en les rendant difficiles.

De Québec, il n'y a rien de neuf, si ce n'est les tristes détails qui nous arrivent chaque jour d'en bas, de la perte des vaisseaux partis tard dans l'automne. Aux dernières dates, c'étaient les naufrages des vaisseaux Montréal, Sir Richard Jackson, Wm. Bayard et Jane Morrison. Partie des équipages sont perdus; d'autres ont eu à souffrir d'horribles privations, des maux cruels—le froid, la faim, etc.—Il n'y a qu'un moyen de prévenir ces malheurs—c'est d'empêcher les vaisseaux marchands de quitter le port de Québec après une certaine date de l'automne.

Aux Etats-Unis, les guerroyeurs se calment—il y a une réaction en faveur de la paix. On parle sérieusement de laisser la question de l'Orégon sur le terrain de la diplomatie; les Américains commencent à croire qu'il n'y a pas raison d'embarquer deux puissances comme les deux rivales dans une guerre à outrance, pour un territoire sans importance et sans valeur.

Les journaux sont revenus tout à fait de leurs emportements belliqueux.

Le 28 décembre, M. Calhoun a proposé de continuer jusqu'après les fêtes la considération du bill pour cesser l'occupation conjointe. Il y eut une vive discussion avant que sa proposition fut acceptée; on disait même au départ du courrier, qu'il a décidé M. Douglas à retirer son bill, dont l'adoption, ne serait rien moins qu'une déclaration de guerre.

Le marché de New-York s'est ressenti de ce retour à des idées pacifiques; les produits, l'argent et les fonds ont subi une hausse considérable.

Les dépêches reçues de Mexico par le gouvernement Américain, sont d'une telle importance que le Congrès a cru devoir s'en occuper de suite. On pense que le cabinet de Washington aura recours à la force pour contraindre la république Mexicaine à payer ce qu'elle doit aux Etats-Unis, et à respecter le nouvel Etat du Texas.

La chute de Herrera, le président actuel du Mexique, est presque certaine.

Les résolutions qui ont pour but l'annexion du Texas sont passées, et devaient être signées le 29 décembre, par le Président. Le Texas se trouve donc être un Etat souverain de l'Union Américaine.

Ce soir a lieu la première soirée des Assemblées à l'Hôtel Rasco.

Les membres des différents loges des Odd Fellows donnent un grand bal dans leurs salles, le 16 janvier courant.

On parle avec beaucoup d'avantage des trois concerts, que doivent donner dans quelques jours, MM. Berlin et Van Manen. Ces jeunes artistes distingués se sont fait une belle réputation parmi nous. Nous annoncerons leurs soirées musicales.

L'année 1845 a été fameuse par le grand nombre de mariages qui se sont faits dans Montréal et dans la Province entière. C'était là un texte des conversations du jour de l'an; on dit que la nouvelle année ne restera pas en arrière sous ce rapport, on annonce plusieurs mariages pour les jours gras—célébratoires, mes amis, attention!

Il y a promesse de mariage entre: etc., etc.

Au prochain numéro.

NAISSANCES.

Aux Trois-Rivières, le 29, la Dame de M. Philippe Gérard, marchand, a mis au monde un fils.

MARIE.

En cette ville, par Messire Fay, Sieur Marie-Joseph Lajeunesse, étudiant en médecine, à Dlle. Mélina, première fille de M. Bazille Mignault, de Chambly.

DECES.

En cette ville, le 31 décembre dernier, Benoit Coste, écuyer, natif de Lyon, (en France), résident à Montréal depuis trois ans. Ce vénérable vieillard s'était acquis par ses bonnes et nombreuses qualités, le respect et l'estime de tous ceux qui eurent l'avantage de le connaître; il était le fondateur de cette grande et admirable œuvre, la Propagation de la Foi. Ce digne patriarche, ne semblait exister que pour alléger les peines et misères de ses semblables; il laisse une épouse et des enfants chéris qui ne cesseront de déplorer sa perte. Ses restes mortels ont été déposés dans les voûtes de l'Eglise Paroissiale.

En cette ville, le 3 du courant, après quelques heures de maladie soufferte avec la résignation qui distingue toujours le vrai chrétien, Dame veuve Henri Schreeder, à l'âge de 68 ans. La mort de cette dame plonge dans le deuil une famille désolée. Elle laisse après elle, un grand nombre de parent et d'amis qui ne se consolent de sa perte prématurée, que par la pensée qu'elle est allée recevoir la récompense due à ses vertus.

En cette ville, le 1er janvier au matin, M. Edouard Douaire-Bondy, peintre de cette ville, après une longue maladie, âgé de 39 ans.

A Québec, le 31 ult., après cinq jours de maladie, attaqué de paralysie, James-Hastings Kerr, écuyer, âgé de 52 ans.

A Québec, à l'âge de 18 ans, Dlle. Ester Perrault, après une maladie de poitrine qui a duré 18 mois.

Le 25 décembre, après une longue maladie, Dame Anastasie Kirouac, épouse d'André Gagné, âgée de 31 ans.

A la Pointe-Levi, le 30, après une courte maladie de 8 jours, Dame Marie Beaudoin dite Larivière, épouse d'Etienne Dalairé, écuyer.

A Québec, le 2, Dame Marie-Emilie Labrecque, âgée de 36 ans, épouse de M. François-Régis Lapointe.

A l'Hôpital de Marine, le 27, à l'âge de 13 mois, Marie-Alphonse, enfant de J. B. Landry, écuyer, chirurgien interne de cette maison.

A Ste-Croix, le 23, après une maladie de sept semaines, M. Grégoire Legendre, fils de M. Joseph Legendre. Il n'était âgé que de 20 ans.

A Niagara, le 25 décembre, le Lieut. Col. Elliot, des Carabiniers Canadiens.

ANNONCES.

**AVIS.-O**

N demande information sur un individu, ayant nom **JOSEPH SEGUIN**, autrefois de la Paroisse de St. Valentin, parti, il y a environ neuf ans, pour les Etats-Unis. On n'en a pas entendu parler depuis. MM. Les Curés, ou autres, qui pourraient donner quelque information sur cet homme, rendraient un grand service à sa famille.

S'adresser au Bureau de la Revue Canadienne. Montréal, 15 novembre, 1845.



Departement des Terres de la Couronne.

Montréal, 18 Décembre 1845.

**AVIS.**—Pour être vendu, par Encaissement Public, au Palais de Justice, à Trois-Rivières, MARDI, le QUATRIEME jour d'AOUT, mil-huit-cent quarante-six, à ONZE heures de l'avant-midi:

La propriété connue sous le nom de FORGES DE ST. MAURICE, située sur la Rivière St. Maurice, District de Trois Rivières, Bas-Canada, comprenant tous les ouvrages en fer, moulins, fournaux, maisons, magasins, remises, etc., et contenant environ cinquante-cinq acres de terre, plus ou moins. L'acquéreur pourra avoir le privilège d'acheter une quantité additionnelle de terrain adjoint (n'exécédant pas trois cent cinquante acres), qu'il peut avoir au prix de sept chellins et six deniers par acre.

L'acquéreur aura aussi le droit de prendre de la mine de fer, durant l'espace de cinq années, sur les Terres de la Couronne, non encore concédées dans les Fiefs St. Etienne et St. Maurice, connus comme Terrains des Forges, lequel droit cessera sur chaque partie des dits fiefs, du moment que cette partie sera vendue, concédée, ou disposée autrement par le gouvernement lequel ne sera toutefois sujet à aucune indemnité envers l'acquéreur, pour la cessation de ce privilège. Aussi, le droit (non exclusif) d'acheter de la mine des concessionnaires de la Couronne, ou autres sur la propriété desquels les mines auront été réservées à la Couronne.

Quinze jours sont alloués au présent locataire pour transporter ailleurs ce qui lui appartient.

Possession sera donnée le SECOND jour d'OCTOBRE, mil-huit-cent quarante-six.

Un quart du prix d'achat sera requis au tems de la vente, le reste sera payé en trois versements égaux, annuels, avec intérêts. Les lettres patentes seront émanées, lorsque le paiement sera complété.

Des plans de la propriété peuvent être vus à ce Bureau.

D. B. PAPINEAU,

C. T. C.



## LA REVUE CANADIENNE.

## AGRANDISSEMENT DU JOURNAL.

Le succès et la circulation de plus en plus étendue qu'acquiert, chaque jour, LA REVUE CANADIENNE, a engagé le propriétaire à agrandir sa feuille pour satisfaire tous les besoins et tous les goûts; elle paraîtra, à l'avenir, deux fois par semaine, les Mardi et Vendredi matin. Chaque numéro contiendra huit pages de matières, formant seize pages par semaine, DEUX VOLUMES IN-FOLIO par an.

Au fonds actuel de matières on se propose d'ajouter une grande variété de nouvelles étrangères et locales, l'analyse et le résumé des journaux de la province, le reflet de la presse contemporaine et de ses opinions sur la politique, les intérêts généraux du pays, et ses progrès industriels et commerciaux.

Le journal va prendre en même temps, pour les messieurs du clergé, un intérêt de plus, car nous allons y introduire une partie consacrée plus particulièrement au culte et au dogme catholique, et qui sera l'objet de toutes nos attentions. Ils trouveront dans cette partie de la feuille, toutes les nouvelles religieuses de l'Europe et de l'Amérique, tous les faits, tous les écrits, toutes les opinions qui les intéressent; les conférences des princes de l'éloquence sacrée, les admirables pages des illustrations de l'Eglise catholique, les triomphes de sa doctrine, et surtout toutes les phases de ce grand mouvement qui entraîne les populations protestantes de l'ancien Continent vers la vraie religion.

Enfin, les classes commerciales et industrielles trouveront aussi, dans nos colonnes, de quoi les intéresser et des choses utiles, usuelles et pratiques, et rien de ce que nous pourrions faire pour améliorer et perfectionner, chaque jour, notre journal, ne sera orné ou négligé.

A part du journal semi-hebdomadaire, nous publieront une revue mensuelle, qui s'appellera "L'ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL DE LA REVUE CANADIENNE," dont le numéro-spécimen a paru le 1er janvier 1846.

L'ALBUM contiendra 32 pages de lecture, des morceaux historiques, littéraires, etc., et quelques pages de musique, (au moins quatre,) par mois.

Cet ALBUM, qui est fait sur le plan du Musée des Familles, de France, est destiné à mettre, sous les yeux des lecteurs et surtout des jeunes personnes, des lectures morales, instructives, propres à former et l'esprit et le cœur. Le choix sera fait avec le plus grand discernement et toujours de nature, nous osons nous en flatter, à joindre l'utile à l'agréable.

Nos compatriotes nous tiendront compte, nous espérons, des efforts que nous faisons, pour nous rendre dignes de nouvelles faveurs, de leur part. Aucune dépense n'est épargnée, pour remplir nos obligations avec conscience et de manière à satisfaire les plus exigeants.

Nous faisons encore un appel à nos jeunes amis, aux jeunes Canadiens-français d'un bout de la province à l'autre. Nous les invitons à nous joindre; notre journal est le leur. C'est sans doute à leur collaboration que l'on doit son grand succès, ses progrès, son amélioration, et c'est eux qui feront son avenir plus grand encore.

Pour nous, nous serons heureux et satisfaits, si nous sommes l'humble instrument en des mains plus habiles, pour éclairer et perfectionner notre population, répandre, dans les champs du peuple, la semence de la science, de l'intelligence et du savoir, les germes de cette force qui centuplera ses forces, le rendra meilleur, en ajoutant à la prospérité nationale.

## Conditions

ET PRIX DE L'ABONNEMENT.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul - - - - - £1 0 0  
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul - - - - - 1 0 0  
Aux deux publications réunies - - - - - 1 10 0

Comme on peut le voir on fait une grande réduction à ceux qui prennent les deux; ces personnes auront pour DIX CHELINS seulement, à peu près CINQ CENTS grandes pages de littérature, etc., et CINQUANTE pages de Musique par an. La musique seule vaudra dans les familles, le prix de l'abonnement des deux publications.

Nos conditions de souscription sont: pour les villes, de payer l'abonnement à PREMIERE DEMANDE, et pour la campagne INVARIABLEMENT D'AVANCE.

N. B.—Les personnes abonnées déjà, et qui nous doivent l'année expirée, ne peuvent s'attendre à continuer de recevoir la REVUE CANADIENNE plus longtemps; mais ce à quoi elles peuvent s'attendre, c'est que nous allons collecter nos comptes, sans délai.

Il faut être juste avant tout; on aime à recevoir et à lire le Journal régulièrement, et pour la moindre irrégularité, omission ou faute, à chanter le propriétaire et rédacteur tant et plus, et quand il s'agit de remplir la seule obligation qui vous lie à un journal, celle de payer son abonnement, on nous renvoie aux calendes grecques.

Nous n'avons cependant pas droit de nous plaindre tant, nos abonnés sont tout à fait gentils et aimables pour la plupart, sur ce chapitre; c'est pour cela que nous ne voulons pas mettre en si bonne compagnie, quelques mauvais payeurs, qui ont d'autant moins raison de se plaindre, qu'ils ont tué le bonhomme en droit, à coup d'épingles.

Toutes lettres, communications, etc., doivent être adressées, (affranchies) aux Bureaux de la REVUE CANADIENNE, No. 15, rue St. Vincent, porte voisine de la Minerve.

La grande circulation de la REVUE CANADIENNE, en fait un excellent centre de publicité, pour le commerce et toutes les branches d'Industries.

## PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, Première Insertion.....2s.6d.  
Dix lignes et au-dessous, Première Insertion.....3s.4d.  
Au-dessus, par lignes..... 4h.

Toute insertion subséquente, le quart du prix.

On compose pour les annonces considérables et permanentes.

LOUIS O. LE TOURNEUX,  
Rédacteur en Chef et Propriétaire.

## IMPRIMERIE

DE LA

## REVUE CANADIENNE.

No. 15, Rue St. Vincent.

LE PROPRIÉTAIRE de la REVUE CANADIENNE peut maintenant annoncer au public, que son Atelier Typographique est au grand complet, et que les matériaux, qui le composent ne le cèdent en rien à ceux d'aucun autre établissement de ce genre en Canada.

Il se flâte que ses compatriotes apprécieront la pensée d'une telle entreprise, qui est pour eux véritablement un besoin dans notre grande et florissante Cité.

Le matériel est tout à fait neuf et les ouvrages seront exécutés dans le goût le plus récent, avec célérité, exactitude et ponctualité, aux prix ordinaires.

On se charge de l'impression typographique de toutes espèces d'ouvrages français et anglais comme les suivants :

LIVRES,  
PAMPHLETS,  
CIRCULAIRES,  
AFFICHES,  
CATALOGUES,  
LETTRES DE FAIRE PART,  
BILLETS D'ENTERREMENT,  
POLICES D'ASSURANCES,  
BILLETS DE BANQUE.

TRAITES,  
CHEQUES,  
CONNAISSANCES,  
ADDRESSES D'AFFAIRES,  
CARTES DE VISITES,  
PROGRAMMES DE SPECTACLES,  
SOIREE MUSICALES,  
ANNONCES DE STEAMERS,  
" DE DILIGENCE, &c.

BLANCS d'Avocat, de Notaires, de Magistrats, Juges de Paix, Commissaires, et pour les Greffiers de tous les tribunaux du Pays, &c. &c.

Au désir des personnes, les impressions sont faites en encres colorées de toutes sortes, et en Or ou en Bronze, dans un genre simple et uni, ou avec luxe.

On se charge encore de faire exécuter sur PIERRE ou ACIER toutes espèces de dessins tels que

Portaits, Paysages, dessins de Machines ou d'Objets d'Art,  
Gravures sur Bois ou Cuivre, Planches en dessin  
Linéaire, gravées, ou au crayon, pour livres  
classiques ou autres; Cartes et  
Plans Topographiques,  
Caricatures, etc.

Le grand fonds de Caractères de Musique, et la qualité de cette partie de l'Etablissement permettront d'entreprendre toutes espèces d'ouvrages de musique.

M. LE TOURNEUX a encore attaché à son établissement, un Relieur habile et expérimenté, possédant son art à fond, il se chargera de reliures de tous genres: Livres, Brochures, pamphlets, etc., etc. simples ou ornés, de dessins, gravures, lithographies, dorées sur tranche, etc.

Ceux qui veulent s'annoncer dans la REVUE CANADIENNE, pourront le faire dans toute la variété et originalité possible. Il n'y a rien comme la publicité l'annonce, pour les professions le commerce, les diverses branches d'Industrie, les arts et les métiers, est un moyen sûr de succès.

LOUIS O. LE TOURNEUX,  
Propriétaire.

Montréal, Janvier, 1846.

IMPRIMERIE DE LA REVUE CANADIENNE.